

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/1 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.50493

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Johannes Siberch de Colonia (cf. pl. 15–17). Ces recueils qui se recoupent en partie transmettent une série de répertoires alphabétiques sur les principaux textes réglementaires en usage à Himmerod (*Regula Benedicti*, *Liber usuum*, *Registrum cantoris*, *Benedictina*, *Privilegia*, etc.), ainsi que des manuels à l'usage des novices (*Ars signorum*) et des lecteurs (*De modo recte legendi*, *De accentuatione*). Un autre manuscrit (n° 266) est susceptible d'enrichir nos connaissances sur les chanoines de Windesheim: il renferme un traité d'accentuation des *dictiones difficiliore*s – sur lesquelles risquaient de trébucher les lecteurs de la Bible (prologues compris) et du Martyrologe d'Usuard –, accompagné d'une lettre circulaire de Theodoricus Graviae, Prieur général de cette congrégation entre 1459 et 1486. Le chapitre général de 1471 avait fait obligation à toutes les maisons affiliées de se procurer un exemplaire du traité. Dans leur désir d'une prononciation correcte et homogène des textes liturgiques, les chanoines de Windesheim imitaient ainsi la pratique des chartreux, qui avaient mis en circulation l'ouvrage analogue d'Oswaldus de Corda. Le manuscrit de Coblençe fut transcrit en 1475, à l'usage de Niederwerth; curieusement, il ne semble pas qu'on en ait repéré d'autre copie. En tout cas, en 2001, Belinda A. Egan, auteur d'une excellente édition d'Oswaldus, *Opus pacis* (Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis, 179), n'en connaissait pas de témoin (cf. *ibid.*, p. 75\*–77\*).

François DOLBEAU, Paris

Alcuino. Commento al cantico dei cantici. Con i commenti anonimi »Vox Ecclesiae« e »Vox Antiquae Ecclesiae«. Edizione critica a cura di Rossana E. GUGLIEMMETTI, Florence (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 2004, VI–315 p. (Millennio medievale, 53. Testi, 13), ISBN 88-8450-132-6, EUR 55,00.

Voici un ouvrage des plus utiles pour la connaissance du rôle joué par le Cantique des Cantiques dans le monde médiéval. Mais ce que Rossana E. Guglielmetti nous livre ici est en fait moins une seule étude que le résultat d'une triple enquête, née à l'origine d'une recherche sur le »Commentaire sur le Cantique des Cantiques« d'Alcuin, et qui s'est imposée au fil des investigations portant sur la tradition manuscrite de ce commentaire, rendant indispensable la tripartition de ce beau volume publié par la SISMEL.

Les deux premiers tiers de l'ouvrage sont consacrés au commentaire d'Alcuin. Dans une introduction à la fois serrée et claire, alors même que les données de la transmission, comme le montre bien l'auteur, sont empreintes d'ambiguïtés et de confusions, la chercheuse met à jour, et de façon convaincante, la véritable histoire du texte. La »Patrologie Latine« en donnait jusqu'alors deux éditions, l'une au sein des œuvres d'Alcuin, dans son tome 100 (col. 639–664), l'autre parmi les pseudépigraphes d'Isidore de Séville, au tome 83 (col. 1119–1132). Cette dernière édition, qui réserve un traitement différent de la première à *Cant.* 1,1–4,1, présentée le plus souvent comme un abrégé du *Compendium* d'origine, est en fait l'œuvre originale, dont le commentaire édité en *PL* 100 est en réalité une interpolation ultérieure. Démêlant avec méthode la mise en place de son attribution à Isidore (cf. p. 4–5 de l'introduction), R. Guglielmetti explique comment les deux versions du texte ont pu mener une existence parallèle et comment la version *longior* est un projet inachevé de compilation de l'œuvre d'Alcuin et de celle de Bède, déjà hypotexte d'Alcuin.

Transmis par un ensemble de vingt-huit manuscrits, dont un tiers est antérieur au IX<sup>e</sup> siècle, le commentaire d'Alcuin, contrairement à la liste donnée dans la récente *Clavis alcuinienne* qui attribue à la version *longior* trois témoins (Paris lat. 9520; Rouen 160; Reims 434) et crédite la version *brevior* de vingt-six témoins, présente, pour sa *recensio longior*, un seul témoin manuscrit, tandis qu'une trentaine d'autres transmettent uniformément la version *brevior*. Ce texte, signalé dans la *Vita Alcuini*, XII, contrairement aux autres œuvres exégétiques d'Alcuin, ne dispose pas de lettre de dédicace ou de préface; l'éditrice se pose

donc à juste titre la question de la paternité de l'ouvrage et rappelle que, si huit manuscrits mentionnent le nom d'Alcuin, la présence de l'ouvrage au sein d'un recueil d'œuvres alcuiniennes composé à Tours peu après la disparition de leur auteur (cf. les éléments apportés par Paris, BNF, lat. 5577, fol. 137–155) est de première importance pour confirmer la paternité alcuinienne du texte, tout comme les rapprochements opérés entre la lettre 133 et le *Compendium*.

Les pages de l'introduction consacrées à la structure et au contenu du *Compendium* offrent un bel exemple d'études intertextuelles et signalent les liens étroits unissant l'œuvre alcuinienne et l'*Expositio* de Bède, hypotexte avoué, mais aussi les autres œuvres de Bède, tout particulièrement *De Temporum ratione* et l'*Homilia V in dominica secunda post octavas Paschae*. L'examen minutieux, étayé par des enquêtes statistiques justifiées, des écarts entre composition alcuinienne et texte de base de Bède, le choix opéré par le clerc anglo-saxon dans le matériel grégorien ou les rares emprunts à Juste d'Urgell permet à l'auteur de conclure à un mode de réécriture chez Alcuin par réduction et un choix d'interprétation univoque, peut-être afin de donner une *lectio* pédagogique, où simplicité et exhaustivité s'efforcent d'aller de pair et d'instruire au plan parénétiq ue un lectorat non spécialiste. R. Guglielmetti retrace à raison la fortune de ce *Compendium* alcuinien: confondu dans la clavis avec le texte d'Alcuin, un commentaire anonyme ultérieur entrelace le texte alcuinien et un texte du début du IX<sup>e</sup> siècle présent en Paris, lat. 2822, dont l'incipit s'ouvrant sur *Vox ecclesie* est repris sous la variante *Vox antique ecclesie*. Ce sont ces deux textes anonymes qui figurent en deuxième et troisième partie de l'édition de l'auteur. Et Angelomus de Luxeuil, qui passait pour avoir adopté, comme l'avancait S. Cantelli, séparément et directement Alcuin et le *Vox ecclesie* comme textes de base de son propre commentaire, recourt en fait, ainsi que le montrent les analyses de l'auteur au *Vox antique ecclesie* comme unique source directe. Dans le cas précis, l'analyse aboutit donc à une double mise au point, celle qui enrichit notre connaissance de l'exégèse du Cantique, et celle qui livre une nouvelle approche des techniques de travail d'Angelomus. Dans le même ordre d'idées, l'auteur donne la liste des emprunts au texte d'Alcuin chez Haymon d'Auxerre, Raban Maur, mais aussi dans la *Glossa Ordinaria* et chez le Pseudo Honorius, données précieuses pour comprendre la circulation de ces passages.

Une description ample et systématique des témoins et éditions occupe les pages 28–42 avant de céder la place à un long commentaire du stemma aux ramifications complexes dont on trouvera, aux pages 112 et 113, forme complète et forme simplifiée.

L'édition du texte alcuinien est en tout point digne d'éloges, tant au niveau de l'élaboration de l'apparat critique que du repérage des sources, et s'impose désormais comme édition de référence pour l'étude des rapprochements qui reste à faire entre ce Commentaire et le reste de l'œuvre alcuinienne. Le texte anonyme du *Vox Ecclesie*, transmis par deux manuscrits (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 2822, fol. 139–149v et London, British Library, Harley 213, fol. 100v–141), dont l'édition occupe les pages 201–232 de l'ouvrage, s'appuie, comme le montre bien l'éditrice, sur le premier exégète latin du Cantique, Grégoire d'Elvire, outre Juste d'Urgell et Grégoire le Grand via Taion de Saragosse: l'auteur montre bien que si les sources sont ibériques mais les témoins d'aire française, l'histoire de ce texte pourrait illustrer la circulation des manuscrits et la diffusion des œuvres sous les Carolingiens; que le texte résulte d'une compilation ibérique déjà constituée avant son arrivée en aire française à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ou que les textes aient circulé en aire française avant d'y être compilés mi VII<sup>e</sup>–début VIII<sup>e</sup> siècle, le *Vox Ecclesie* permet aux yeux de l'auteur de mieux appréhender la diffusion de l'*In Canticum canticorum* de Grégoire d'Elvire.

Enfin, le *Vox antique ecclesie*, dernier texte édité par R. Guglielmetti (p. 263–305), qui s'appuie sur le *Vox Ecclesie* et le *Compendium* alcuinien, texte circulant donc dans les premières années du IX<sup>e</sup> siècle, et connu d'Angelomus de Luxeuil en 851, date de la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle; le plus ancien des trois manuscrits le transmettant (Bruxelles, Bibliothèque royale

Albert I<sup>er</sup>, 479, fol. 146–158v) est daté par Bischoff du dernier tiers de ce même siècle; pour l'auteur, le texte est composé dans l'aire française et lit, à côté du *Vox Ecclesie*, Alcuin dans une des familles de manuscrits du *Compendium* comportant un grand nombre d'erreurs qu'il reproduit sans les corriger (cf. p. 236 et suiv.). Le travail de l'anonyme, fondé sur le remploi et l'inclusion, offre un exemple de réécriture exégétique minimale, comme le soulignent les exemples judicieusement choisis par l'auteur en pages 237 et suiv.

Au terme d'une enquête riche en apports nouveaux, R. Guglielmetti offre aux chercheurs, avec ces trois éditions minutieusement et méthodologiquement établies, un ouvrage déterminant pour la connaissance, non seulement de l'exégèse alcuinienne et de ses prolongements, mais aussi des méthodes exégétiques du haut Moyen Âge et de la fortune du «Cantique des Cantiques» dans le monde médiéval.

Christiane VEYRARD-COSME, Châtenay-Malabry

Die Annales Quedlinburgenses, hg. von Martina GIESE, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, 680 p. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum rerum germanicarum in usum scholarum separatim editi, 72), ISBN 3-7752-5472-2, EUR 60,00.

M. Giese a fait précéder l'édition proprement dite des *Annales* (p. 381–580) d'une longue introduction critique; celle-ci est suivie d'une liste des manuscrits (outre celui des *Annales Quedlinburgenses*, ceux cités dans l'apparat critique), un index des citations (de la bible et d'autres écrits), un index des noms propres et un index des matières. L'intérêt historique de ces annales réside dans la position hors pair de l'abbaye de Quedlinburg au sein de la dynastie ottonienne. L'abbaye a été fondée par Mathilde, veuve d'Henri I<sup>er</sup> et mère d'Otton I<sup>er</sup> pour effectuer le service des prières sur la tombe d'Henri I<sup>er</sup>. Dès ses origines, l'abbaye fut réservée aux filles de la plus haute noblesse et reçut une dotation foncière correspondant à ce rôle. Non seulement Quedlinburg dépassa en prestige le vieux monastère familial de Gandersheim mais elle devint le centre spirituel principal des temps ottoniens. La communauté, d'abord dirigée par Mathilde elle-même († 14 mars 968), est ensuite toujours dirigée par des filles de roi jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, époque où son déclin se marque par la raréfaction des visites royales à partir du règne d'Henri II. C'est justement à l'époque de ce déclin que tous les indices rapportent la rédaction des annales. Il s'agit donc de rappeler aux nouvelles générations la période d'éclat du monastère et ses liens avec la dynastie saxonne; cette préoccupation se reflète par l'insistance sur les origines et l'histoire de la race saxonne, sur l'histoire familiale des Liudolfing et sur l'histoire locale de Quedlinburg. Sans aucun doute rédigées à l'abbaye même, les annales ont été écrites en plusieurs phases: en 1008 le premier rédacteur, probablement une rédactrice, s'appuie en grande partie sur d'autres écrits pour rédiger ses annales jusqu'en 1003; puis la rédaction se fait par strates successives jusqu'aux premières lignes de l'année 1016; le travail est repris au début des années 1020; enfin, les années 1022–25 sont rédigées à partir de notices contemporaines des événements avec un décalage d'un an au moins, tandis que les récits des dernières années, jusqu'en 1030, connus de façon très fragmentaire, sont probablement rédigés au fur et à mesure. On peut supposer, sans certitude absolue, qu'il y eut plusieurs auteurs successifs, religieux assurant le service de l'abbaye ou religieuses de la communauté.

Avant cette nouvelle édition par Martina Giese, les *Annales* de Quedlinburg ont été éditées à cinq reprises: trois éditions à l'époque moderne et, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'édition de G. H. Pertz (MGH SS 3) reprise par l'Abbé Migne dans la Patrologie latine (T. 141). Comme les précédentes, elle est fondée sur l'unique manuscrit (Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Staats- und Universitätsbibliothek, Q 133), contenu dans un volume compilé à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par Petrus Albinus († 1598). Celui-ci travaillait aux côtés de l'historiographe du duc de Saxe, Reinerus Reineccius (1541–95) et s'occupait des archives de l'érudite humaniste